



HAL
open science

Prisonnier en Allemagne... Extraits du carnet de guerre d'un soldat de la Grande Guerre et analyse goffmanienne de ses conditions de détention

Christophe Dargère

► To cite this version:

Christophe Dargère. Prisonnier en Allemagne... Extraits du carnet de guerre d'un soldat de la Grande Guerre et analyse goffmanienne de ses conditions de détention. Christophe Dargère; Stéphane Héas. Vivre la réclusion. Expériences plurielles de l'enfermement, L'Harmattan, pp.51-65, 2019, 978-2-343-16837-1. hal-04721289

HAL Id: hal-04721289

<https://hal.science/hal-04721289v1>

Submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Prisonnier en Allemagne... Extraits du carnet de guerre d'un soldat de la Grande Guerre et analyse goffmanienne de ses conditions de détention

Par Christophe Dargère

Le document original qui suit provient d'archives personnelles. Il s'agit d'un extrait du carnet de guerre d'un soldat français pendant la Grande Guerre. Ce soldat, prisonnier dès l'automne 1914 consigne rigoureusement ses conditions de détention dans un camp allemand. Après une première tentative d'évasion avortée, il parvient à s'échapper du camp en 1918. Il put alors regagner son domicile et rejoindre son régiment. Il revint du combat sans être blessé et fonda une famille. Le texte est livré de manière « brute », dans sa syntaxe et son orthographe originales.

1) Extraits

Nous sommes à Berlin, puis nous allons à Paderborn, Terminus ! On est fourbu ! Il est 17h et nous marchons de la gare au camp où nous arrivons à 17h30. Le camp, grand carré entouré d'une haute palissade de fils de fer barbelé et des abris en planches...

On voyait déjà d'autres prisonniers Français et Russes. Dans cette enceinte, près de la porte d'entrée du camp, il y avait un lieutenant allemand assis à une table avec du papier à écrire pour faire les listes des nouveaux arrivants. Quand tous ont passé, nous entrons dans le camp où on nous montre nos abris et nos emplacements. Nous touchons une serviette à toilette une espèce de pot de chambre pour gamelle et une cuillère. Pas de fourchette ! Ce qui nous fait dire tout de suite que nous n'aurons pas beaucoup de viande à manger. On ne croyait pas si bien dire. Nous discutons toute la nuit.

Le lendemain, à 9h heures, l'appel. Après, nous avons touché des cartes pour prévenir nos familles et leur donner de nos nouvelles. Maintenant à qui écrire ?

Nous vivions ainsi sous ces abris provisoires jusqu'à la fin novembre avec 30 à 40 centimètres de neige tout autour.

La vie régulière, calme, ennuyeuse, commençait et les Allemands nous racontaient tous les jours leurs succès. Des milliers de prisonniers, surtout du côté des Russes, ils citaient des chiffres

fantastiques. Nous étions trois mille par compagnie ! Le 29 novembre, les baraques étaient construites et nous nous y installons. Quel bonheur ! Chaque prisonnier reçoit, à ce moment-là, une plaque de métal blanc avec un numéro dessus qu'il nous fallait coudre devant le képi. Malgré leur simplicité, nous les trouvions fort confortables.

Nous nous estimions heureux ! On commençait à avoir des journaux allemands. Après la ronde des sous-officiers allemands, nous les traduisions et cela aboutissait à d'interminables discussions. Presque chaque jour ramenait un nouveau contingent de prisonniers, mais la plus grande partie était russe. Je fus ensuite affecté à une nouvelle compagnie. Elle était commandée par un capitaine, un lieutenant et six sous-officiers. L'un d'eux était une vraie canaille. On le surnommait le Japonais » à cause de la forme de ses yeux. Un autre était gros, nous le surnommions « Zeppelin ». Le troisième était appelé « Zim boum boum ». C'était le meilleur et le plus gentil. Il nous prévenait quand les Boches allaient faire des fouilles pour chercher de l'alcool, du tabac, ... Il prenait de objets les cachait, et nous les rendait après la fouille. C'était vraiment un brave et chic type.

Nos baraques étaient divisées en deux parties égales, avec une communication au milieu par l'intermédiaire d'une porte. Chaque moitié contenait 250 hommes. Nous approchons de Noël et plus le temps passe et plus on est attristé. Cela se voit sur toutes les figures... Les premiers enterrements ont lieu. Les premières victimes sont des vieux civils prisonniers des régions du Nord de la France. Nous avons parmi nous quelques prêtres. Lentement le camp s'organise. Dans chaque compagnie on construit des lavoirs pour laver notre linge. Une moitié des baraques est réservée aux divers cultes. Pendant les différentes cérémonies, nous admirons particulièrement les magnifiques chants à plusieurs voix des Russes.

Les poux se faisaient sentir et les Allemands construisaient aussitôt une baraque de désinfection. Le matin on se levait à peu près à six heures et demie, on se débarbouille et l'on attend le café ou, selon le jour, on va le chercher. À sept heures et demie, on rassemble cinquante hommes qu'on prenait par section pour aller chercher le pain. Chacun en avait six. À neuf heures on avait rassemblement soit dans les chambres soit dehors suivant le temps. Après on ne faisait rien, ou des corvées. À onze heures, la soupe, ainsi que le soir à seize heures. On touchait une livre de pain par jour. Pour cinq sections, il y avait une marmite de cent litres de soupe ou de café. Tous les deux

jours on avait de la viande à midi et tous les deux jours de la viande le soir. Le menu était :

11h, du riz au lard ou sans lard selon le jour, ou de l'orge, des pâtes d'Italie, de la soupe à la farine de lin ou des pois secs, du tapioca, de la fécule, de la pomme de terre.

16h, c'était selon le jour : des pâtes d'Italie ou une soupe quelconque, du café avec du pain et de la saucisse, des harengs salés avec des pommes de terre en robe de chambre, ou bien encore de la soupe de bière (rudement mauvaise d'ailleurs, on renvoyait des marmites pleines quand la soupe était trop mauvaise d'ailleurs).

Tous les jours, il y a des prisonniers qui vont au travail, soit pour les champs, soit pour les mines. Mais tous les jours des hommes revenaient du travail, leurs figures pâles trahissaient leurs souffrances. Surtout ceux qui revenaient des mines de cuivre étaient tristes à voir. Il leur fallait fournir trente-deux wagonnets par jour pour toucher leur nourriture. S'ils ne réussissaient pas à fournir cette quantité ils ne touchaient pas à manger ! À la longue, ils étaient désespérés et ils se « maquillaient ». C'est-à-dire qu'ils prenaient un morceau de minerai, se frottaient un bras ou une jambe jusqu'au sang. Ils plaçaient aussi parfois dans la plaie un morceau de minerai et l'y maintenaient avec un bandage. Ils laissaient l'infection s'étendre à un point que quelques fois le résultat était l'amputation suite à la gangrène. Combien se sont estropiés ainsi pour sortir de l'enfer des mines. Je signale de suite qu'aux mines, on ne reconnaissait personne malade. La vie y était tellement terrible. Les prisonniers craignaient les mines.

Chez les cultivateurs, la vie des prisonniers était beaucoup plus agréable, naturellement ! Là, le prisonnier était généralement bien nourri et bien logé. Au commencement du moins... Les services des « colis » s'organisaient comme la censure. Mais ce sont les services des colis qui nous intéressaient le plus. Les parents des prisonniers Anglais, Belges et surtout Français envoient, par la Suisse ou la Hollande, des colis de vivres à leur famille. Ces colis sont déchargés des wagons à la gare, par une grande corvée de prisonniers français. Ceux-ci sont obligés de tirer eux-mêmes des voitures, vides ou pleines. Quatre cents hommes de corvée et dix voitures ! Ces colis étaient vérifiés par des censeurs qui volaient le savon de toilette, le chocolat, ... Car à la censure, travaillaient encore de belles locales. Les boîtes de lait étaient trouées avec un poinçon. Mais lorsque les plaintes des prisonniers français se firent trop bruyantes, ces « perçages » furent défendus par les autorités militaires elles-mêmes.

Par un moyen secret, nos familles furent prévenues, et même beaucoup devinaient ce qu'il fallait faire pour faire parvenir le colis à leur prisonnier sans le faire passer par la censure ! Ces colis étaient marqués d'une toute petite croix dans un coin. Les prisonniers (chargés de décharger les wagons et de recharger les voitures emmenant les colis au camp) vérifiaient chaque colis extérieurement d'une manière très sévère. On cachait ces colis ainsi marqués tous sur le dessus, tout à fait en haut de la première voiture de la colonne de retour au camp. Pendant la nuit, ces colis furent « pris » par quelques prisonniers de la corvée, hommes très courageux et très adroits et portés rapidement aux « destinataires ». Les boches n'y voyaient que du feu. De cette manière nous recevons des nouvelles de toutes sortes que les Allemands ne devaient pas savoir ! À force de causer avec les divers employés de la gare et les chauffeurs de locomotive, nous avons pu gagner quelques individus allant en Suisse et au prix d'un Mark ils nous procuraient et nous apportaient rapidement de la Suisse des journaux français. Ils n'avaient seulement que un ou deux jours de retard dans la date. Nous étions donc au courant de tout ce qui se passait en Allemagne et à l'étranger.

Toutes les semaines, il y avait trois ou quatre enterrements, et chaque fois, cinquante prisonniers avaient le droit d'accompagner le camarade, civil ou militaire, mort au cimetière de la ville où un grand carré le long d'un mur lui était réservé. La vie du camp continuait de s'organiser. Le plancher des baraques était composé de poutres supports sur lesquelles étaient posées des panneaux. Le plancher ! La nuit venue, la dernière ronde allemande passée, quelques camarades qui s'étaient entendus ensemble se levaient, enlevaient leur lit, soulevaient les panneaux sur lesquels leurs lits étaient posés dans la journée et ils commençaient à creuser un grand trou !!! Ce trou, à la longue, avait trois mètres de large sur cinq mètres de long et deux mètres de profondeur. Des planches volées au dépôt du camp et des poutres furent mesurées, sciées et adaptées et plantés solidement au fond du trou. On y clouait des planches coupées et sciées à mesure et on remplissait de terre l'espace entre les planches et la terre non touchée. C'est devenu une belle chambre sous la baraque, ignorée des Allemands. Une table de trois mètres de long, des sièges furent fabriqués et placés dans cette cachette souterraine. Aux murs, on clouait des cartes d'Etats-Majors. Une armoire fut fabriquée et placée dedans avec des rayons. Un fourneau à l'alcool y fut placé également

ainsi qu'avec de l'alcool pour le faire fonctionner, et des vivres. C'est là que pendant la nuit on étudiait « les évasions ».

Au mois de mars 1916, tous les Belges devaient se rassembler dans la cour, et après leur appel, les Allemands séparaient les Flamands des Wallons. Ces derniers rentraient dans leur baraque et les Allemands envoyaient les Flamands dans un camp spécial à régime de faveur.

Nous passions du temps dans notre cache. Quelles discussions intéressantes le soir après la traduction et la lecture des divers communiqués. Sur les cartes, nous plantions des petits drapeaux pour suivre les avancées ou les reculées des diverses armées. Pour les lectures, nous étions toujours dans la chambre creusée et bâtie sous notre baraque. On était tranquille là-dessous ! Les autres camarades prisonniers, se trouvant au-dessus de nous dans la baraque normale, surveillaient les Allemands. Une issue, passant sous la baraque, nous permettait en cas de besoin de sortir derrière la baraque sans attirer l'attention de qui que ce soit !

Un beau jour, le cimetière de la ville était plein. On en a donc commencé un nouveau à l'ouest du camp. Un monument, payé par les prisonniers alliés, avait été érigé sur le cimetière de la ville. Pendant une nuit, il fut démoli par des jeunes vauriens allemands. L'autorité allemande rechercha les coupables et les découvrit. L'un fut condamné à cinq ans, le deuxième à quatre ans et troisième à deux ans de prison. Le monument fut remplacé par la ville, il était du même modèle.

Le 13 juillet 1916, un camarade français vint me trouver et me demande si je voulais m'évader avec eux. En moins de dix minutes, tout était réglé. Une nuit fort sombre favorisait notre sortie du camp et nous voilà partis direction la Hollande. Nous faisons une moyenne de quarante kilomètres chaque nuit, nous cachant pendant le jour dans des fossés, sous les ponts, dans les bois. Hélas, non loin de la frontière, une patrouille allemande vint par hasard alors que nous passions une rivière. De suite nous entendons courir et quelques coups de fusil claquent par-ci par-là. On nous entoure puis on nous conduit à un poste. De là nous sommes interrogés et réexpédiés au camp de Paderborn.

Arrivés au camp, nous sommes immédiatement dirigés sur la prison et nous sommes aussitôt enfermés au pain et à l'eau. Le vieux sous-officier allemand, chef de la prison, nous en promettait de belles :

Vous sortirez d'ici tuberculeux ! Tuberculeux ! ». Il ne cessait de crier ceci. Et pour nous montrer sa méchanceté, il nous fallait mettre

un sac de 25 kg de sable sur le dos et faire vingt minutes de pas de gymnastique autour de la prison. C'était fort pénible. Pendant ce temps, notre compagnie était prévenue de notre capture et de notre retour. Le capitaine ne venant pas l'après-midi, le lieutenant vint nous trouver et nous fit sortir dans la cour de la prison. Et il tournait ! Et il fumait ! Et de suite il nous donnait à tous quinze jours de prison après nous avoir traités de tous les noms.

Maintenant il faut se dire que dans la prison, un homme ne pouvait pas se coucher ni même s'asseoir. Les cellules étaient si courtes que la porte étant fermée, je n'étais pas à cinquante centimètres de la cloison du fond ! Pour dormir, on avançait un peu les genoux pour les faire toucher la porte et le dos était appuyé contre le fond. Il n'y avait pas de fenêtres ni de trous d'aération. Rien ! On étouffait littéralement. Aussi, un prisonnier puni de deux ou trois mois de prison sortait tuberculeux. Les cellules n'étaient larges que de soixante centimètres ! Nous passâmes quinze jours atroces, puis nous fûmes libérés, non sans avoir été sermonnés : la prochaine fois nous serons fusillés !

La vie reprenait peu à peu. Tous les jours, les prisonniers avaient droit six biscuits en plus de la ration de pain. Ces biscuits étaient envoyés par la France, par la Croix Rouge. Même un Français puni de prison touchait cette ration. Il ne touchait pas, par contre, les colis arrivés pendant sa punition. Alors ses camarades voisins de lit prenaient les colis, et les mettaient dans sa caisse personnelle. Ils prenaient alors six biscuits, les coupaient en deux, fondaient du chocolat et le coulaient dessus et collaient la deuxième partie sur la première. Les Allemands n'y voyaient que du feu.

Et nous voilà en 1917. Au printemps, le champ de manœuvre sur lequel était construit le camp fut labouré par les prisonniers, et d'autres équipes devaient planter des pommes de terre. Comme certains ne pouvaient pas suivre la vitesse (ou plus souvent ne voulaient pas suivre le mouvement), ils ne jetaient pas les pommes de terre régulièrement dans chaque trou. Ils « sautaient » beaucoup de trous pour jeter la moitié d'un panier plein dans le même trou. Les Boches se félicitaient du résultat du travail tant qu'ils ne voyaient rien. Mais il fallait voir leur figure lorsque ça se mit à pousser ! Il y avait des espaces de dix, voire vingt mètres où il ne poussait rien, et d'autres endroits où les pousses formaient un rond pouvant aller à un mètre de diamètre. Enquêtes, rapports et interrogatoires furent inutiles. On ne trouvait pas les coupables.

Un autre fait se produisit au même moment. On volait la nuit dans les baraques. Cette nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. La nuit suivante, quelques hommes se mirent à veiller. Le voleur fut aperçu à plusieurs reprises et ceux qui prétendaient l'avoir vu, certifiaient qu'il portait une casquette *Feldgrau* (grise-bleue). Ce devait donc être un Russe ou un Allemand. Voilà qu'une nuit, notre sous-officier « le Japonais », une vraie crapule, était de service de nuit. Il passa parmi les diverses baraques, en passant par la porte de communication qui se trouvait au milieu de chaque baraque. Comme dit, ce sous-off était mal vu par tous les prisonniers et ceux-là désiraient depuis longtemps se venger de ses brutalités. Voilà que dans la baraque numéro trois, la petite porte de communication s'ouvre. Le « Japonais » se fit tabasser en règle. Le lendemain matin, à l'appel, toute la compagnie rit quand elle le voit arriver la tête toute bandée. Le commandant est gêné : à qui imputer la faute ? Qui est le coupable ? L'affaire est étouffée à la grande joie et au plaisir de tous.

Depuis quelques temps, des ouvriers et des prisonniers travaillent au cimetière qui se trouve à quelque quatre-vingts mètres du camp. Les trois mille nouvelles tombes, venant de l'épidémie de typhus que nous venons d'avoir pendant huit jours, sont très soignées ! Le typhus est horrible. Le soir des centaines de prisonniers se couchaient, malades ou pas et ne se réveillaient plus le lendemain matin. Le camp était bloqué », personne n'entrait ni ne sortait. Les morts furent vite ensevelis à côté des baraques, sommairement, sans cercueils. Quel temps lugubre ! Plus d'appels... Le capitaine venait seulement à la porte de la compagnie et nous demandait comment cela allait. Au bout de huit jours, l'épidémie était passée. On enterrait les morts convenablement dans des cercueils au nouveau cimetière. Que d'enterrements, on chargeait jusqu'à trente cercueils sur une voiture.

Les plans furent faits pour un nouveau monument aux morts du nouveau cimetière. Trente-cinq mille marks furent récoltés pour la construction du nouveau monument. Une haute pyramide blanche à quatre faces, chacune possédant un médaillon de bronze. Sur le devant, un soldat français. Sur le côté gauche, un soldat anglais. Sur le côté droit, un soldat russe. Et sur l'arrière, un soldat italien entouré d'un soldat roumain, d'un soldat belge, ... »

2) Analyse du carnet à partir d'*Asiles*

Les soldats de la Grande Guerre peuvent être considérés comme de véritables ethnologues des tranchés. Leurs témoignages écrits, sous forme de lettres, de cartes postales envoyées à leur famille, mais aussi sous forme de carnet de bord tel que celui-ci sont de véritables trésors pour les historiens. La plume de ces petites mains qui décrivent au jour-le-jour l'horreur du front est une véritable sociologie de la vie quotidienne nous permettant de saisir de manière très précise la condition des soldats. Le présent témoignage, remarquable par son style, son orthographe et sa syntaxe, s'avère être un document particulièrement riche. Il va de soi, sur le plan historique, qu'il amène des précisions riches sur la vie dans un camp de prisonniers en Allemagne pendant la première guerre mondiale. Sociologiquement, il va nous permettre d'illustrer et de valider certains concepts mobilisés dans *Asiles*.

La contamination physique, un exemple de « technique de mortification »²⁹

Selon Goffman, l'institution totale et/ou totalitaire possède une emprise très forte sur la condition de vie du reclus. L'un des aspects de cette emprise est relatif à la promiscuité. Cette promiscuité aboutit deux formes de contamination. La contamination physique (Goffman, 1961, 66) caractérise toutes les formes de contacts entre les corps qui serait susceptibles d'avoir des effets néfastes pour leur intégrité (bagarres, viols, épidémies...). La contamination morale (Goffman, 1961, 72) représente quant à elle toutes les formes de socialisation intra-muros qui pourrait endoctriner le reclus pendant sa détention dans l'institution (tel est le cas de la radicalisation religieuse ou du recrutement mafieux dans l'univers carcéral). Dans cet extrait, nous allons reprendre deux formes de contamination physique. La première concerne la transmission du typhus, une maladie contagieuse qui se véhicule dans des espaces de réclusion collectifs insalubres, où la corrélation du phénomène de promiscuité physique et du manque d'hygiène aboutit à une abominable épidémie :

Voir le chapitre « Les techniques de mortification », in : Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, 1968, Éditions de Minuit, 56-78.

Depuis quelques temps, des ouvriers et des prisonniers travaillent au cimetière qui se trouve à quelque quatre-vingts mètres du camp. Les trois mille nouvelles tombes, venant de l'épidémie de typhus que nous venons d'avoir pendant huit jours, sont très soignées ! Le typhus est horrible. Le soir des centaines de prisonniers se couchaient, malades ou pas et ne se réveillaient plus le lendemain matin. Le camp était « bloqué », personne n'entrait ni ne sortait. Les morts furent vite ensevelis à côté des baraques, sommairement, sans cercueils. Quel temps lugubre ! »

Les effets combinés de la proximité des corps, de leurs contacts mutuels et de leurs contacts avec un environnement pathogène aboutissent à la tragédie décrite par notre soldat ethnologue. Ici l'institution totale ne vise pas une population précise de reclus. L'épidémie mortelle qui est une manifestation paroxystique de la violence institutionnelle touche aléatoirement tous les prisonniers du camp. Cela étant, il arrive que l'univers de réclusion « favorise » les effets de contamination physique sur des sujets ciblés qu'elle souhaite éliminer parce qu'ils sont considérés comme dangereux. Tel est le cas des soldats qui se sont évadés. La prison qui leur est réservée doit permettre de servir d'exemple pour les reclus qui seraient tentés d'en faire de même. Elle possède également un pouvoir dissuasif très fort pour ceux qui ont déjà tenté de s'enfuir.

Maintenant il faut se dire que dans la prison, un homme ne pouvait pas se coucher ni même s'asseoir. Les cellules étaient si courtes que la porte étant fermée, je n'étais pas à cinquante centimètres de la cloison du fond ! Pour dormir, on avançait un peu les genoux pour les faire toucher la porte et le dos était appuyé contre le fond. Il n'y avait pas de fenêtres ni de trous d'aération. Rien ! On étouffait littéralement. Aussi, un prisonnier puni de deux ou trois mois de prison sortait tuberculeux. Les cellules n'étaient larges que de soixante centimètres ! Nous passâmes quinze jours atroces, puis nous furent libérés, non sans avoir été sermonnés : la prochaine fois nous seront fusillés ! »

L'institution utilise ici les effets de la contamination physique qui se produit de manière indirecte : la tuberculose « se fabrique » du fait des terribles conditions de détention. C'est une manière perverse d'éliminer les sujets dangereux sans contrevenir aux conventions internationales qui veillent sur les conditions de détention des

prisonniers de guerre qui ont engagé une rupture des adaptations secondaires (Goffman, 1961, 98 et s.) dans leur carrière de reclus (Goffman, 1961, 179 et s.). Les responsables du camp ne cachent pas les effets recherchés par ces ignobles conditions de détention, la tuberculose recherchée ici s'avérant être, au final, l'ancêtre des actuelles armes bactériologiques :

Le vieux sous-officier allemand, chef de la prison, nous en promettait de belles : « Vous sortirez d'ici tuberculeux ! Tuberculeux ! ». Il ne cessait de crier ceci. »

Nous pouvons ainsi remarquer que la contamination physique résultant des conditions de vie dans le camp pouvait atteindre aléatoirement et non intentionnellement la population détenue (le typhus), comme elle pouvait cibler stratégiquement une frange de cette population considérée comme dangereuse (la tuberculose). Le pouvoir translatif de la contamination physique est ici très fort : les corps subissent l'insalubrité de l'institution et se distribuent entre eux les effets de cet environnement pathogène. L'on pourrait au final distinguer la contamination physique institutionnelle (production de la pathologie du fait des conditions de réclusion) de la contamination physique humaine (transmission de la pathologie entre les corps).

2) La complicité dans la réclusion³⁰

Le système social d'un univers de réclusion est entièrement artificiel : aucune personne détenue n'a choisi de vivre avec les individus qu'elle est obligée de côtoyer. Cette imposition originelle implique des formes de cohabitation entre tous les détenus. Précisément, dans un camp de prisonniers tel que celui qui est décrit ici, des classes sociales, des nations, des religions et des grades militaires sont compilés dans un même espace. Les cercles peuvent se recomposer naturellement, essentiellement par nations, comme ils peuvent se recomposer sous les effets de la répartition institutionnelle (regroupement par baraque, ...). Cela étant, les cercles sont susceptibles de s'entrecroiser : il est possible que des croyants d'une même religion se rassemblent pour une cérémonie, au-delà des nationalités. De même, des officiers de

Voir le sous-chapitre « La complicité dans la réclusion », in Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, *Ibid.*, 100-104.

nations différentes ou des soldats d'une même région qui comporte plusieurs pays peuvent se réunir.

La cohabitation dans les circonstances particulières de la réclusion s'inscrit alors dans la destinée commune des sujets qui endurent l'emprise de l'entité institutionnelle qui les contient. Les individus agissent alors dans l'intérêt commun (Goffman, 1961, 100). S'enclenche un mouvement de contournement, de contestation voire de négation face à la structure qui détient. Le pouvoir écrasant de l'institution possède des failles qui peuvent s'exploiter collectivement. La solidarité se construit ainsi par des attentions pour ceux qui endurent le plus les effets de l'institution, comme pour ceux qui sont détenus dans la prison du camp (Goffman, 1961, 100) :

Tous les jours, les prisonniers avaient droit à six biscuits en plus de la ration de pain. Ces biscuits étaient envoyés par la France, par la Croix Rouge. Même un Français puni de prison touchait cette ration. Il ne touchait pas, par contre, les colis arrivés pendant sa punition. Alors ses camarades voisins de lit prenaient les colis, et les mettaient dans sa caisse personnelle. Ils prenaient alors six biscuits, les coupaient en deux, fondaient du chocolat et le coulaient dessus et collaient la deuxième partie sur la première. Les Allemands n'y voyaient que du feu. »

Il arrive que la qualité des relations sociales brise les barrières qui régulent en principe le clivage entre ceux qui détiennent et ceux qui sont détenus. Un destin institutionnel proche (vivre dans des conditions similaires dans de mêmes lieux), un sentiment idéologique partagé (autour de l'absurdité de la guerre), une conception identique de l'humanité (qui dépasse les notions de pays) aboutit à des situations de fraternisation *intra-muros*. Si les fraternisations dans les zones de front furent nombreuses et fréquemment décrites, peu d'exemples de complicité *intra-muros* tel que celle-ci existent :

C'était le meilleur et le plus gentil. Il nous prévenait quand les Boches allaient faire des fouilles pour chercher de l'alcool, du tabac, ... Il prenait de objets les cachait, et nous les rendait après la fouille. »

Goffman conceptualise ce phénomène, sorte de syndrome de Stockholm. Il le décrit dans un développement intitulé *Les pièges de la compassion* (Goffman, 1961, 129). L'idée centrale repose tout

simplement sur le fait que la rationalisation de l'emprise institutionnelle trouve ses limites dans les ressentis des garants de la structure qui englobe. Les sentiments humains échappent ainsi parfois aux logiques mécaniques des structures pour faire triompher les actes de bienveillance entre les hommes qui ont la conscience d'avoir, au final, un destin commun.

3) La vie clandestine

Dans toutes les institutions totales et totalitaires, mêmes celles qui laissent la plus infime des marges de manœuvre (comme les camps de concentration nazis), il est possible de remarquer que les reclus mènent une vie clandestine, en marge de la vie institutionnelle ordinaire. La transmission d'informations, les échanges ou les dons de nourriture, de vêtements, d'argent, sont autant d'exemples qui impliquent des « magouilles », « trafics » et autres techniques de contournement du fonctionnement institutionnel. L'on peut raisonnablement attribuer deux fonctions à cette vie clandestine. La première serait plutôt d'ordre fonctionnel. Les échanges illicites, les trocs, les vols, les stocks, les cachettes diverses présentent de véritables intérêts destinés à améliorer la qualité de vie (voire la survie dans les circonstances les plus dramatiques) des reclus. Goffman développe ainsi successivement des sous-chapitres relatifs à cette vie clandestine : *Les systèmes de transmission* (Goffman, 1961, 308) ; *Les systèmes d'échanges économiques* (p. 318) ; *Les systèmes d'échanges sociaux* (p. 328). Mais il existe une seconde fonction plus symbolique la vie clandestine. Celle-ci permet aux reclus de ressentir encore la possibilité d'avoir le pouvoir sur les choses et de ne pas subir le pouvoir écrasant de l'institution totale / totalitaire. Elle permet aux individus détenus de pouvoir exister autrement qu'avec l'impression d'être constamment soumis à l'ordre de l'institution. Elle offre les moyens de survivre psychologiquement aux sujets qui la pratiquent en leur donnant l'impression de maîtriser, à tout le moins partiellement, leur carrière institutionnelle.

Cet extrait illustre la configuration plutôt fonctionnelle de la clandestinité, vouée ici à améliorer le quotidien des prisonniers :

Par un moyen secret, nos familles furent prévenues, et même beaucoup devinaient ce qu'il fallait faire pour faire parvenir le colis à leur prisonnier sans le faire passer par la censure ! Ces colis étaient

marqués d'une toute petite croix dans un coin. Les prisonniers (chargés de décharger les wagons et de recharger les voitures emmenant les colis au camp) vérifiaient chaque colis extérieurement d'une manière très sévère. On cachait ces colis ainsi marqués tous sur le dessus, tout à fait en haut de la première voiture de la colonne de retour au camp. Pendant la nuit, ces colis furent « pris » par quelques prisonniers de la corvée, hommes très courageux et très adroits et portés rapidement aux « destinataires ». Les boches n'y voyaient que du feu. De cette manière nous recevons des nouvelles de toutes sortes que les Allemands ne devaient pas savoir ! À force de causer avec les divers employés de la gare et les chauffeurs de locomotive, nous avons pu gagner quelques individus allant en Suisse et au prix d'un Mark ils nous procuraient et nous apportaient rapidement de la Suisse des journaux français. Ils n'avaient seulement qu'un ou deux jours de retard dans la date. Nous étions donc au courant de tout ce qui se passait en Allemagne et à l'étranger. »

La vie clandestine possède ainsi le pouvoir de tester la perméabilité de l'institution (Goffman, 1961, 171). Elle mesure autant les possibilités d'action du reclus sur l'institution que le pouvoir de celle-ci sur les individus qu'elle détient. Le second exemple relatif à la clandestinité illustre sa seconde fonction, vouée à entretenir la santé mentale des sujets en leur donnant des moyens d'agir qui sont véritablement salvateurs :

La nuit venue, la dernière ronde allemande passée, quelques camarades qui s'étaient entendus ensemble se levaient, enlevaient leur lit, soulevaient les panneaux sur lesquels leurs lits étaient posés dans la journée et ils commençaient à creuser un grand trou !!! Ce trou, à la longue, avait trois mètres de large sur cinq mètres de long et deux mètres de profondeur. Des planches volées au dépôt du camp et des poutres furent mesurées, sciées et adaptées et plantées solidement au fond du trou. On y clouait des planches coupées et sciées à mesure et on remplissait de terre l'espace entre les planches et la terre non touchée. C'est devenu une belle chambre sous la baraque, ignorée des Allemands. Une table de trois mètres de long, des sièges furent fabriqués et placés dans cette cachette souterraine. Aux murs, on clouait des cartes d'Etats-Majors. Une armoire fut fabriquée et placée dedans avec des rayons. Un fourneau à l'alcool y fut placé également

ainsi qu'avec de l'alcool pour le faire fonctionner, et des vivres. C'est là que pendant la nuit on étudiait « les évasions ». »

Cet exemple fort éloquent de « zone franche » (Goffman, 1961, 286) destiné à l'activité secrète comporte bien des aspects grisants qui fabriquent une carrière institutionnelle totalement insoupçonnée et parallèle à la carrière institutionnelle de référence. Cette « planque » (p. 303) cristallise les actes des prisonniers qui la « font vivre » au moins de trois manières différentes. En tout premier lieu l'on se compromet pour la créer matériellement. En second lieu l'on se compromet pour vivre des situations sociales en son sein (envisager des évasions, engager des conversations, consommer de l'alcool...). Enfin, l'on se compromet pour dissimuler son existence aux autorités du camp, mais aussi très certainement pour les autres détenus.

4) Des automutilations comme actes paroxystiques de résistance ?

Pendant la première guerre mondiale, de nombreux soldats ont tenté d'obtenir la « bonne blessure » en se mutilant le corps. Ces mutilations pouvaient avoir des formes très diverses (se tirer une balle dans une main, une jambe, s'injecter du pétrole ou des produits toxiques avec une seringue, tenter de se faire tirer sur certaines parties du corps par l'ennemi...). Lorsque ces actes étaient démasqués (balles françaises logées dans la chair, poudre à canon retrouvée sur les mains), ils étaient alors passibles de la peine de mort. Il n'est pas simple d'interpréter le sens de ces actes : manque de lucidité, profond désespoir, calcul stratégique ? L'argument de nombreux soldats était celui-ci : face à une mort certaine dans les tranchées, mieux valait tenter « la bonne blessure » au risque d'avoir un handicap à vie, ou d'être fusillé après avoir été démasqué. Cet acte est donc un acte ultime de résistance à l'institution (ici à l'institution militaire), puisqu'elle engage un risque physique conséquent et qu'elle défit la loi martiale. Notre soldat prisonnier évoque ici en tous points le terrible dilemme qui s'offre aux détenus :

À la longue, ils étaient désespérés et ils se « maquillaient ». C'est-à-dire qu'ils prenaient un morceau de minerai, se frottaient un bras ou une jambe jusqu'au sang. Ils plaçaient aussi parfois dans la plaie un morceau de minerai et l'y maintenait avec un bandage. Ils laissaient l'infection s'étendre à un point que quelque fois le résultat était

l'amputation suite à la gangrène. Combien se sont estropiés ainsi pour sortir de l'enfer des mines. »

Nous allons mobiliser les « adaptations secondaires » (Goffman, 1961, pour tenter de comprendre ces actes terribles. Tout comme dans les tranchées, les prisonniers ont « le choix entre la peste et le choléra ». Soit ils se blessent ou se rendent gravement malades, soit ils restent dans les mines en compromettant leur santé à court terme de manière inéluctable, étant de surcroît dans une logique perverse où la distribution de nourriture est assujettie au rendement dans la mine. Pour casser cet engrenage risquant d'être fatal, les prisonniers adoptent une stratégie d'adaptation à l'institution qui se situe entre « la conversion » (p. 108) et « l'intransigeance » (p. 106). Le positionnement face à l'institution totale est vital puisque son fonctionnement est écrasant au point de compromettre la vie des prisonniers dans les mines. Après une analyse des risques encourus, et le recueil des possibilités d'action, les reclus ont décidé d'agir de manière radicale pour rester en vie, tout comme les soldats dans les tranchées. Mieux vaut une amputation qu'une mort certaine... C'est dans ce choix crucial que le rapport à l'institution se construit : pour contourner son « règlement » inhumain, et après avoir eu connaissance du sort réservé aux prisonniers de la mine qui étaient dans l'impossibilité de poursuivre leur mission, les reclus se sont volontairement mutilés...

Nous venons de constater, une fois de plus, qu'*Asiles* est un ouvrage aux ressources inépuisables. Intemporel, il permet autant de comprendre le fonctionnement des structures institutionnelles que les comportements des reclus qu'elles détiennent. Il nous permet ici de mieux saisir certains angles du carnet de bord de ce soldat de la Grande Guerre.